

LES ENJEUX DE LA RÉCONCILIATION

Ethnographie d'une école promouvant la coexistence entre Chypriotes grecs et turcs

Mando Papadopoulos

Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) | « [Autrepart](#) »

2010/2 n° 54 | pages 119 à 131

ISSN 1278-3986

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-autrepart-2010-2-page-119.htm>

Pour citer cet article :

Mando Papadopoulos, « Les enjeux de la réconciliation. Ethnographie d'une école promouvant la coexistence entre Chypriotes grecs et turcs », *Autrepart* 2010/2 (n° 54), p. 119-131.

DOI 10.3917/autr.054.0119

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

© Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.). Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les enjeux de la réconciliation

Ethnographie d'une école promouvant la coexistence entre Chypriotes grecs et turcs

*Mando Papadopoulos**

Christina est venue m'interroger un matin avant d'entrer en classe : « On dit qu'hier tu t'es baladé avec les Turcs ! Qu'est-ce que tu faisais avec eux ? ». Cette jeune fille chypriote grecque de douze ans est dans la même classe que Halide, la « *Turque* » de quatorze ans avec laquelle je me suis promenée la veille, et dont Christina connaît bien le prénom. L'habitude de souligner l'identité ethnique de ces camarades, en évitant de les nommer, est assez courante dans l'école de Sainte Antoine, qui regroupe pour la première fois depuis 1974 des enfants chypriotes grecs et turcs à Chypre¹. Le mot « p'tits Turcs » (*Τουρκοúθκια*) est régulièrement employé par les élèves chypriotes grecs, même si les enseignants favorisent l'appellation « turcophones ». Les enfants turcophones utilisent le terme « *Grecs* » (*Ελληνες*) ou bien « *Eux* » pour se référer aux enfants chypriotes grecs. Se pose donc la question de comment interpréter ces usages linguistiques dans le contexte d'une école primaire qui prône la coexistence entre deux populations divisées pendant plus de trente-cinq ans.

Si je me remémore comment ma grand-mère chypriote grecque, élevée dans un village mixte du sud et enfant dans les années 1930, se souvient de son amie de jadis, elle l'appelle « *la Turque* ». Est-ce une attitude de rejet ? À l'écouter parler de leur enfance, je ne le pense pas et ma grand-mère regrette sincèrement avoir perdu sa trace après 1974. Sa génération a connu à la fois la vie commune avec la minorité des Chypriotes turcs, puis de terribles événements entre 1963 et 1974, qui ont amené à la division de l'île et des deux communautés. Christina et Halidé sont chacune nées de part et d'autre d'une Chypre divisée ; peut-être

* Doctorante à l'IDEMEC – Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme 5, rue du Château de l'Horloge – BP 647 Aix-en-Provence CEDEX 2.

1. L'école St Antoine est la première école de Chypre à avoir pris l'initiative d'accueillir des enfants turcophones. Même si d'autres écoles ont suivi son exemple, cette école a encore aujourd'hui le plus grand nombre d'élèves turcophones dans le sud de l'île, qui représente 47 % de la population globale d'élèves. J'ai été accueillie dans l'école de février à avril 2008 pour mener une enquête ethnographique. Mise à part l'observation directe dans l'école et le quartier, j'ai également mené des entretiens avec le personnel, les élèves et leurs parents.

vont-elles grandir dans une île unifiée. L'histoire semble reprendre son cours là où elle s'était arrêtée. Mais si cette façon de se référer l'un par rapport à l'autre persiste deux générations plus tard et dans une situation inversée, est-elle porteuse des mêmes particularités ?

L'appartenance ethnoculturelle (grecque et turque) constitue depuis des siècles une référence identitaire pour les Chypriotes (Pechoux, 1995) ; il est donc intéressant d'observer comment celle-ci est vécue et appréhendée au cours de l'histoire. Si de telles approches historiques ont été autant rares que controversées, elles commencent aujourd'hui à fleurir et à nourrir certains débats, qui ne sont pas sans lien avec les évolutions politiques nationales et internationales. Les négociations directes pour la solution du « problème chypriote » sont entamées entre les dirigeants des deux parties, et visent à une éventuelle réunification de l'île. Cette période transitoire affecte les relations entre les deux communautés rivales, mais aussi les relations internes à une même communauté, dans la mesure où les rapports à l'histoire sont re-examinés.

Cette contribution examine ce nouveau contexte de « réconciliation » entre les deux communautés, à travers l'étude d'une école élémentaire à Limassol, une ville assez importante au sud de l'île, qui décide d'accueillir, dès que la frontière devient perméable entre les deux côtés de l'île, les enfants des familles turcophones venus du nord ainsi que les enfants grecs « locaux ». Dans la dynamique actuelle de transition et faute de directives officielles d'État, l'école applique deux registres d'éducation contradictoires : l'un reproduisant le clivage intercommunautaire, l'autre promouvant la coexistence des deux communautés. Mon approche est avant tout une démarche ethnographique, et je retranscris ici mes impressions du terrain et certaines expériences du personnel de l'école, d'élèves, et de parents, qui sont particulièrement intéressantes pour l'analyse. J'explore en particulier de quelle manière se négocie l'apprentissage de l'histoire à l'école, vu son impact sur les formations identitaires chypriotes, puis je me penche sur les efforts d'adaptation du personnel aux élèves : si les enseignants inventent des méthodes pédagogiques qui sortent du cadre traditionnel de l'Éducation Nationale chypriote grecque, comment se positionnent ils dans cette école particulière, et comment concilient-ils leur propre identité en tant qu'adultes chypriotes grecs avec l'idée de cohésion ? Il convient toutefois dans un premier temps de décrire brièvement les événements qui ont amené à la division de l'île, pour mieux comprendre la situation actuelle dans laquelle s'inscrit l'école Saint-Antoine.

Du conflit chypriote à la dynamique de la réconciliation

Le conflit intercommunautaire de Chypre, qui éclata dans les années 1960, puise ses sources dans l'histoire de la Grèce et de la Turquie. Les Chypriotes, qui ont acquis leur indépendance au terme de cinq années de guérilla contre l'armée coloniale britannique (1955-1960), sont déjà divisés : les Chypriotes grecs, constituant la majorité, continuent à aspirer à l'*Enosis*, l'union de l'île avec la Grèce, alors que les Chypriotes turcs souhaitent le *Taksim*, c'est-à-dire la division de l'île

en une partie turque et une partie grecque. En 1963 débutent les premières hostilités entre les deux communautés et se dessinent les premières lignes de partage du territoire de l'île et de ses habitants. En 1967, la junte militaire s'empare du pouvoir à Athènes et organise un coup d'état, collaboration avec des Chypriotes grecs nationalistes, pour renverser le président de l'île (l'Archevêque Makarios, déchu en 1974). L'île est envahie par les troupes turques, sous prétexte de protéger la communauté chypriote turque. En quelques semaines, la Turquie se rend maîtresse du tiers nord du pays et annonce la création d'un État, « *La République Turque de Chypre du Nord* » (RTCN), qui ne sera jamais reconnu par aucun pays, à part la Turquie. Les Chypriotes parlant le grec et étant de confession orthodoxe quittent le nord de l'île, où se rassemblent tous les Chypriotes se réclamant de la nation turque. Cent soixante mille personnes sont déplacées d'un côté, quarante mille de l'autre : un tiers des habitants de l'île est de fait déplacé. La partie occupée par l'armée turque couvre 37 % de la surface totale du pays. De part et d'autre d'une ligne de démarcation, la *Ligne Verte*, surveillée par les Nations Unies, les deux côtés de l'île évoluent séparément avec des rythmes de développement économique très différents.

Les pourparlers diplomatiques pour la résolution du « *problème Chypriote* » n'avaient jamais abouti, mais suite à l'intégration de la République de Chypre au sein de l'Union Européenne en 2004 (la partie sud indépendante de l'île) et la demande d'adhésion de la Turquie à l'UE, une dynamique de « réconciliation » anime les discours politiques et plusieurs instances internationales ont commencé à financer des initiatives afin de réduire les inégalités de niveaux de vie mesurées entre les deux zones. La RTCN a également ouvert ses frontières, donnant ainsi à ceux qui le souhaitent la possibilité de franchir la zone de séparation. Certains Chypriotes grecs vont ainsi visiter leur village d'origine et leur église au nord avant de revenir au sud en fin de journée². Beaucoup de Chypriotes turcs font aussi le choix de s'installer au sud, aspirant à améliorer leur niveau de vie et à profiter du niveau économique et social plus élevé de la République de Chypre. Cette population migrante tient généralement un discours assez critique envers le gouvernement de la RTCN, qu'elle blâme d'avoir autorisé l'installation massive de colons anatoliens, perçus comme principalement responsables des difficultés économiques des autochtones³.

La reprise de contacts et d'échanges quotidiens entre les deux communautés a ainsi permis une certaine évolution des mentalités individuelles et collectives,

2. Pour une ethnographie des expériences des Chypriotes grecs rendant visite à la partie occupée, après l'ouverture des points de passage, voir l'article de Dikomitil L., 2004.

3. L'attitude de certains Chypriotes turcs envers le gouvernement de la partie du nord est décrite dans le travail ethnographique de Copeaux et Mauss-Copeaux (2005, p. 8). La description de quelques incidents précis montre, selon les auteurs, « le rejet des impérieuses conventions patriotiques et leur distance [i.e. de ces Chypriotes turcs] par rapport à l'autorité en place » (p. 166). D'autres études ethnographiques menées en RTCN montrent la particularité de la vie en RTCN. Yael Navaro-Yashin (2009) explore notamment la manière émotionnellement chargée dont les Chypriotes turcs s'approprient le territoire du Nord et les objets (maisons, jardins, meubles) des Chypriotes grecs partis au sud. L'anthropologue décrit une ambiance hantée et mélancolique, liée à l'incertitude qui règne dans cet « état » privé de légitimité internationale.

atténuant certains stéréotypes nationalistes dans lesquels baignait le discours officiel depuis plus de trente ans. C'est du moins l'ambiance générale qui caractérise Chypre depuis l'arrivée au pouvoir des partis de gauche (2005 pour la RTCN et 2006 pour la République de Chypre). Revendiquant une réelle rupture avec les gouvernements précédents, les présidents actuels prônent la « fraternité » des deux communautés et l'idéologie du « *Rapprochement* » (Επαναπροσέγγιση)⁴. Ils se fixent comme objectif de dépasser les idées reçues que chaque communauté a construit et diffusé sur l'autre et ces idées sont désormais qualifiées de racistes. Ce revirement des mentalités a dans une certaine mesure été préparé dans les années 1990, par l'action de certaines ONG et individus qui promouvaient des activités intercommunautaires (Seraidari, 2008). Il était nécessaire sur un plan social, au vu des traumatismes que les violences interethniques ont causés chez les individus des deux bords ; mais sur le plan politique, les partisans du *Rapprochement* sont critiqués pour faire l'erreur de focaliser sur les différences de la population, au détriment d'exposer des réalités plus politiques (i.e. la recherche d'une entente entre les dirigeants politiques aux niveaux intranational et international, la reconnaissance des crimes de guerre commis par la Turquie, etc.).

Le quartier de Limassol

Le quartier populaire de Saint Antoine de Limassol semble à première vue peu résidentiel. Les deux mosquées sont toujours en fonction et l'expression « *quartiers turcs* » (*Tourtsika*) est toujours utilisée pour désigner ce lieu. Les rues de ce quartier sont toujours en langue turque et rappellent que dans ce quartier habitait, avant guerre, un grand nombre de Chypriotes turcs (le quartier disposait alors d'un cimetière musulman, d'une école élémentaire, d'un hôpital et d'un cinéma turcs). Après la guerre et le départ des Chypriotes turcs, des Chypriotes grecs déplacés du nord sont venus s'y installer, ainsi que des familles chypriotes grecques démunies de Limassol. Les administrations locales n'ayant jamais manifesté d'attention particulière envers ce quartier en particulier, on y trouve aujourd'hui un paysage très hétérogène comprenant des garages, des usines, des terrains vagues, quelques quincailleries, et des blocs d'habitations construites dans l'urgence pour répondre à la croissance urbaine d'après-guerre. Après la division de l'île, les pouvoirs publics ont néanmoins assigné un nouveau nom à la rue principale qui traverse le quartier ; la rue porte désormais le nom de deux Chypriotes – un turc et un grec – tous deux assassinés pendant les événements sanglants de 1963, et élevés en symboles de l'amitié déchue entre les deux communautés.

L'école élémentaire de Saint Antoine se trouve dans cette même rue, la rue Michiaouli Kavazoglou, et a continué de fonctionner après la division de l'île et

4. Après les élections de 2010, un nouveau président a été élu à la RTCN, dont les opinions politiques sont beaucoup plus conservatrices. Il est donc possible que le « rapprochement » entre les deux communautés ne sera plus promu avec la même ardeur.

le départ de la communauté chypriote turque. Elle a d'abord accueilli exclusivement les enfants chypriotes grecs, puis quand la *Ligne Verte* est devenue perméable (2002), elle s'est remise à accueillir des enfants chypriotes turcs, déplacés du nord (les familles turques qui venaient habiter le quartier ne sont pas forcément les mêmes qui l'ont quitté en 1974). En 2003, date du dernier recensement, le nombre de Chypriotes turcs du quartier s'élève à 570 personnes, soit un peu plus d'un tiers de ses habitants. Elle doit avoir doublé depuis⁵ et quelques travailleurs immigrés du Proche-Orient s'ajoutent à cette communauté. La communauté turcophone⁶ est donc constituée de différents groupes ethnoculturels, dont les deux plus importants sont les Chypriotes turcs et les gitans turcophones⁷. Un niveau économique et social assez bas caractérise les habitants du quartier.

À l'arrivée des turcophones en 2002, plusieurs manifestations ont eu lieu dans le quartier de Saint-Antoine pour demander leur éloignement. La presse débordait d'articles diffamatoires à leur sujet. Faisant souvent l'amalgame entre gitans turcophones et chypriotes turcs, ces articles attestaient du dégoût des « autochtones » du quartier pour les nouveaux venus, critiquaient leur mode de vie dégradé, et notamment « l'errance » des enfants dans les rues. C'est en partie pour répondre à ces contestations que le Bureau des Services Sociaux de Limassol a proposé l'ouverture de l'école élémentaire du quartier aux enfants turcophones.

Enseigner l'histoire à Chypre

Le processus de construction mémorielle, où certains événements conflictuels et violents sont mis en avant tandis que d'autres sont effacés et « oubliés » selon une sélection qui obéit à des logiques identitaires, caractérise le système éducatif de Chypre, comme beaucoup de sociétés nationales contemporaines (Papadakis, 1993). L'enseignement de l'histoire est perçu comme un devoir national pour la République de Chypre, afin d'établir une continuité linéaire avec la nation de la Grèce et de montrer l'importance de l'idéal gréco-orthodoxe. L'enseignement de l'histoire en RTCN est basé sur les mêmes logiques, en rapport avec la nation turque⁸. Le conflit entre les deux communautés se perpétue donc, de part et d'autre de la frontière, à travers ces discours officiels et ces représentations contradictoires, reflétant un besoin de transmission d'un sentiment patriotique lié aux deux

5. Le chiffre proposé ici est approximatif et résulte d'un croisement entre plusieurs sources (la Mairie de la ville et du quartier, le policier du quartier, la responsable du quartier au DASS). Le personnel du bureau responsable du logement et de la propriété chypriote turque de la ville n'a pas voulu me renseigner lors de l'enquête de terrain de 2008. Ils m'ont pourtant rapporté que la circulation de la communauté turcophone entre le nord et le sud est étroitement surveillée par l'état.

6. J'adopterai dorénavant les termes « *grécophones* » pour désigner les personnes Chypriotes grecs et « *turcophones* » pour celles issues de la communauté Chypriote turque du quartier. Ce sont des termes choisis et employés par le personnel de l'école, dans un effort d'inclure dans un des deux groupes les enfants venus d'autres pays (Syriens, Kurdes) et les gitans chypriotes, parlant tous le turc.

7. Les gitans turcophones (*Aθιγγανοί*) sont présents sur l'île depuis des siècles. Lors de l'invasion turque et la séparation, ils ont choisi de migrer au nord pour des raisons linguistiques.

8. Pour une analyse de la construction de l'histoire nationale en RTCN et son enseignement dans le cadre de l'Éducation publique, voir Canefe N., 2004.

« mères patries » rivales. Le slogan « *Je n'oublie pas et je me bats* », qui figure sur les murs des salles de cours de toutes les écoles publiques au sud, exhorte à se souvenir quotidiennement de la tragédie de l'invasion turque et des héros sacrifiés⁹. Si aucune référence n'est faite à l'histoire des quarante dernières années dans les manuels scolaires du système éducatif chypriote grec, il ne faut pas hâtivement en conclure que l'éducation publique transmet un savoir neutre. Les enseignants transmettent aux élèves leurs expériences individuelles, et ces narrations subjectives du conflit, et très émotionnellement chargées, conduisent à la construction d'images négatives vis-à-vis du Turc.

On aurait pu imaginer que l'école Saint Antoine aurait été pionnière pour trouver une méthode d'enseignement suffisamment neutre pour raconter le passé aux deux communautés. Or ce n'est pas le cas. Les enseignants de l'école Saint Antoine continuent d'enseigner aux enfants grecophones et turcophones des cours de langue et de littérature grecque, en s'appuyant sur des manuels achetés en Grèce, et les cours d'histoire sont dispensés séparément pour chaque communauté. Les enseignants utilisent certains manuels imprégnés d'un discours nationaliste (turc ou grec selon la population d'élèves) ; les élèves turcophones vont dans des salles spéciales pour assister aux cours de langue et de civilisation turque ; et les autres suivent les cours d'histoire et de religion chrétienne-orthodoxe. Les manuels que les turcophones de l'école utilisent sont ceux des Chypriotes turcs du nord ; ceux-ci apprennent donc la version de l'histoire que la RTCN enseigne. Les deux enseignants turcophones fonctionnent de manière totalement indépendante et les échanges entre enseignants chypriotes grecs et turcs sur ce sujet sont peu développés. Même le directeur de l'école ne sait pas exactement ce que les enfants apprennent lors des cours. Les élèves sont ainsi sujets à deux propagandes nationales différentes, véhiculant des messages contradictoires : l'enseignement grec insistant sur la supériorité grecque et la grécité de l'île ; l'enseignement turc sur l'excellence turque et les origines turques de Chypre.

Pour le directeur de l'école, cette organisation d'enseignements séparés est un compromis nécessaire pour le bon fonctionnement de l'école. Un grand nombre de parents d'élèves chypriotes grecs a en effet réclamé que l'école continue de dispenser une éducation « classique », identique à celle des autres établissements publics, tant en terme des savoirs généraux qu'en terme de transmission des valeurs identitaires. « *Notre drapeau reste notre drapeau et notre prière doit rester notre prière !* », est une phrase que le personnel m'a souvent répétée lors de nos entretiens. S'ils sont exemptés des cours de religion orthodoxe, les élèves turcophones

9. En octobre 2001 le ministère de l'éducation et des affaires culturelles a envoyé une directive à toutes les écoles élémentaires intitulée « Réévaluation de l'objectif "Je sais, je n'oublie pas et je me bats" ». Le texte évoque un manque d'intérêt de la part des élèves et des enseignants pour la partie occupée ; il juge impératif d'instiller l'esprit de lutte aux jeunes et de leur faire comprendre, sans préjudice et intolérance, leurs droits et responsabilités dans une patrie à moitié occupée et en vue d'une intégration européenne. Pour une analyse de la manière dont les élèves chypriotes grecs perçoivent ce slogan, voir l'article de Christou M. (2006). Le même slogan, à peu de mots près, figure dans les écoles publiques de la RTCN, celui-ci évoquant le massacre de la communauté musulmane par les Chypriotes grecs, en 1963.

assistent à la prière du matin : certains imitent les gestes et font le signe de croix, d'autres se moquent discrètement et rigolent, de manière à peine déguisée. Dans l'école, il n'y a aucun signe qui évoque l'histoire culturelle chypriote turque, excepté un portrait de Kemal Atatürk (qui symbolise pour la communauté chypriote grecque l'agressivité et l'expansionnisme turc) et une carte géographique de la Turquie que l'on trouve dans la salle prévue pour l'enseignement de la langue et de la civilisation turque. Dans toutes les autres classes de l'école, on trouve des icônes des saints orthodoxes, des croix, et lors des fêtes nationales grecques, l'école est solennellement ornée de drapeaux grecs.

J'ai assisté à la célébration de la fête nationale du 25 mars dans l'école de Saint Antoine. Cette fête commémore le début de la guerre d'indépendance des Grecs contre les Ottomans en 1821 et toute la célébration est centrée sur le thème du Turc barbare que les Grecs devaient éliminer pour retrouver leur liberté, exaltant l'esprit héroïque de ce peuple « insoumis » et le rôle que l'orthodoxie a joué pendant quatre siècles d'esclavage sous les Ottomans, permettant aux Grecs de conserver leur identité nationale. Une élève chypriote turque de neuf ans, Melissa, contente de participer à la fête scolaire, est montée sur scène et a lu un poème sur l'Annonciation de la Vierge (qui est fêtée le même jour)¹⁰ recevant les applaudissements du public. On peut interpréter son acte comme une volonté d'intégration : Mélissa aime vivre dans le sud et souhaite apprendre le grec. Ses parents, assis au premier rang de la salle de spectacle, ont paru très fiers de l'action de leur fille¹¹, tout comme l'ont été certains enseignants qui se précipitaient pour me montrer les turcophones qui participaient à la fête avec joie. Il faut pourtant s'interroger sur un tel événement, véhiculant autant de valeurs nationalistes. Des situations similaires peuvent-elles mettre en péril la coexistence des deux communautés ? Cette question ne s'est guère posée explicitement, ni par les enseignants, ni par les parents d'élèves, et encore moins par les élèves eux-mêmes. Mais après cette commémoration, les enfants sont sortis dans la cour pour la récréation et ont joué au football. Ils se sont divisés en deux équipes, les Grecs d'un côté, les Turcs de l'autre. Le match a été assez violent et les enseignants ont été obligés d'intervenir. J'avais pu déjà observer que les enfants constituent d'habitude des équipes mixtes quand ils jouent au football pendant la récréation. C'est la seule fois où je les ai vus se séparer selon leur nationalité. Ce match constituait, en quelque sorte, le prolongement de la fête mettant en scène la bataille entre Grecs et Turcs. Peut-être a-t-il été aussi l'occasion de laisser les élèves exprimer certaines tensions par le jeu.

En 2006, la RTCN a porté plainte contre la République de Chypre au Tribunal de Nicosie, se plaignant du fait que la communauté turcophone fréquentant l'école

10. Pour une étude ethnographique sur le lien qui existe entre le religieux et le nationalisme dans les fêtes scolaires grecques, voir l'article de Seraïdari (2001).

11. D'autres travaux ethnographiques sur des communautés musulmanes vivant en Grèce rapportent des réactions négatives vis-à-vis de l'implication des enfants dans les fêtes nationales grecques. Joëlle Dalègre (1997, p. 207), remarque, par exemple, qu'en Thrace « les photos de la presse locale montrant ces jeunes musulmans qui défilent pour le 25 mars sous le titre de "Grecs musulmans" », sont jugées comme provocantes par les journaux turcophones.

mixte de Saint Antoine recevait une éducation inadéquate et de bas niveau. La RTCN a ainsi demandé la construction d'une école turque, dans la partie sud de l'île, qu'elle s'engageait à financer. En réaction, les autorités chypriotes grecques ont effectué un sondage parmi les turcophones de Saint Antoine afin d'évaluer s'ils étaient satisfaits ou non de l'école. Quand une grande majorité a indiqué que l'école mixte avait l'avantage d'apprendre à leurs enfants à vivre ensemble, le personnel de l'école s'est vivement réjoui. D'une part, on pouvait y voir une certaine reconnaissance du travail effectué, et d'autre part, une telle réponse empêchait les autorités chypriotes turques d'implanter dans le sud un établissement scolaire qui serait hors de la tutelle de la République de Chypre. La présence des turcophones dans cette école est un sujet constant de négociations politiques.

Le discours du personnel et les réactions des enfants

Comment se positionnent les enseignants dans cette école particulière, et comment concilient-ils leur propre identité et interprétation de l'histoire avec cette idée de cohésion ? Si l'école St Antoine a un certain potentiel pour catalyser de nouvelles mentalités, elle peut aussi être instrumentalisée de manière assez négative. En 2004, des travaux ont été entrepris pour améliorer l'infrastructure. La permanence des instituteurs a été assurée afin de consolider les liens entre élèves, parents et enseignants, et le nombre d'élèves par classe a diminué. Une assistante sociale, une turcologue et une pédopsychologue ont également été embauchées. La direction est fière d'affirmer que, trois ans après le début de l'initiative de l'école St Antoine, le nombre de transferts des Chypriotes grecs vers d'autres écoles et le nombre de déscolarisation des Chypriotes turcs s'est considérablement réduit. En février 2008, l'école comptait 120 élèves Chypriotes grecs (dont 14 issus de mariages mixtes¹²) et 76 turcophones (dont 53 gitans, 8 enfants Kurdes, 3 Syriens, 3 Russes et 2 Slovènes). Les activités de soutien scolaire pour les enfants en difficulté essaient de prendre en compte, dans la mesure du possible, la diversité d'origine des élèves.

Le directeur : la vitrine d'un projet social

Avant même que je puisse présenter les grandes lignes de mon enquête, le directeur de l'école m'a accueilli dans son bureau, m'a offert un café, et m'a invitée à regarder autour de moi. Au-dessous de l'icône Saint Antoine, j'ai pu voir des photos et documents qui illustraient certains événements phares de l'école depuis 2004 : la remise d'un prix de la Communauté Européenne en 2006 pour la promotion d'une éducation égalitaire et de qualité, respectueuse des origines ethniques et culturelles des élèves ; quelques extraits d'articles de presse chypriote grecque et turque avec des titres comme : « *École sans frontières* », « *Nous apprenons à respecter la religion de l'autre* », « *On a écrit des chansons en grec et en turc, nous avons rapproché nos langues à travers la mélodie, nous avons lié nos*

12. Avec un parent chypriote grec et un parent chypriote turc ou originaire de l'Europe de l'Est.

cœurs avec de l'amour ». Un peu plus loin, des photos d'une visite de classe à la mosquée, puis la photo d'un deuxième prix gagné au Caire en février 2008 pour la promotion de la paix et de la coopération. Le directeur a conclu la présentation de l'école en me précisant que j'étais la bienvenue. Le personnel a en effet l'habitude d'accueillir des visiteurs dans cette école, que ce soient des journalistes, des chercheurs ou des personnalités politiques, et comme cela m'a été répété à plusieurs reprises, est en général assez fier de l'intérêt porté à leur école. Le directeur a néanmoins souligné certaines difficultés : l'originalité du programme éducatif, la différence de niveau entre les deux communautés d'élèves, et une certaine défiance de certains enseignants qui ne voient pas l'intérêt de cette initiative et qui restent attachés à des schémas éducatifs traditionnels. Les enfants de l'école provenant de familles assez démunies (avec des problèmes de monoparentalité, pauvreté, toxicomanie et incarcérations), le personnel jongle assez souvent entre pédagogie et assistantat social.

Le bureau du directeur est ouvert au personnel, aux écoliers et aussi aux parents d'élèves. Ces derniers peuvent ainsi bénéficier d'une aide personnelle pour remplir des papiers administratifs ou, par exemple, pour téléphoner aux autorités quand il s'agit de signaler un problème domestique (e.g. une coupure d'électricité). L'école devient ainsi une espèce de médiateur administratif et social entre la communauté turcophone (qui bénéficie le plus de cette disponibilité du directeur) et l'État de République de Chypre. Le rituel hebdomadaire de la distribution des savons aux élèves turcophones vient renforcer cette tendance. À la fin des cours, l'école offre également le repas du midi aux enfants qui le souhaitent. *Eleni*, une enseignante chypriote grecque (quadragénaire et retournée de Kerynia, une ville située au Nord), m'a fait part lors de notre entretien de sa satisfaction à ce sujet. Si les enfants turcophones ont revendiqué pendant longtemps une table distincte pour chaque sexe lors du déjeuner, cette requête n'a pas donné de suite. Les enseignants ont avancé le fait que cette division des tables n'était pas souhaitable et ont proposé un autre modèle qui allait à l'encontre des représentations traditionnelles des élèves, en informant les parents. *Eleni* m'a également expliqué qu'à la fin du repas, les garçons turcophones refusaient souvent de laver leur assiette et d'essuyer la table. Mais leur comportement a notablement changé par la suite¹³. Ces changements, qui m'ont été rapportés comme une victoire, dans une logique de « civiliser » ceux qui ont une culture éloignée des normes progressistes occidentales, ont été acceptés sans réticence apparente de la part des turcophones.

Les enseignants et l'éclatement des valeurs traditionnelles de l'éducation

L'absence de manuels adéquats, qui prennent en compte la diversité culturelle et linguistique des élèves, est une difficulté majeure que soulignent les enseignants. En pratique, les enseignants ont recours à des manuels grecs que la Grèce

13. Signalons ici que les mêmes valeurs culturelles définissent aussi la société chypriote grecque, qui considère, en règle générale, les tâches ménagères comme un devoir féminin. Néanmoins, dans ce cas, ce n'étaient que les garçons turcophones qui ont protesté contre cette « corvée ».

utilise dans les régions du pays majoritairement peuplées de musulmans. Une majorité des enseignants de St Antoine est cependant assez indulgente en ce qui concerne l'utilisation du dialecte chypriote, au contraire d'autres établissements scolaires, aux méthodes plus traditionnelles, qui corrigent systématiquement tout recours au dialecte et qui ne prônent que l'utilisation de la langue grecque (la langue nationale de la République de Chypre).

Le problème de barrière linguistique s'accroît encore du fait que les turcophones sont répartis dans les classes en fonction de leur âge et non de leur niveau. Ainsi, dans les classes de troisième niveau, il y a des turcophones qui ont eu une scolarité normale, mais aussi des turcophones de neuf ans qui viennent juste de débiter leur scolarité. S'ils reconnaissent ces difficultés linguistiques, les enseignants ont souvent tendance à hiérarchiser les élèves suivant leur « *envie d'apprendre* » et à placer les élèves turcophones au niveau le plus bas. De plus, provenant en général d'un milieu social plus aisé que la population de l'école et n'habitant pas ce quartier défavorisé, les enseignants mettent plutôt en avant l'objectif social d'intégration et non la réconciliation politique des deux communautés chypriotes. Les différences ethniques et religieuses des turcophones ont également tendance à être occultées. Les enseignants doivent enfin concilier leur appréciation personnelle du conflit intercommunautaire (pour beaucoup de Chypriotes grecs adultes, le pays est encore occupé et les crimes de guerre de 1974 sont restés impunis) avec les idées de tolérance et de respect de la différence promues, au moins en théorie par l'école. Certains instituteurs se montrent particulièrement créatifs et à défaut d'outils méthodologiques existants, inventent de nouvelles méthodes d'enseignement, s'inspirant des particularités des élèves et sortant souvent du cadre conservateur de l'Éducation Nationale. Une professeur de musique a par exemple décidé d'écarter les tables et les chaises pour laisser place à l'expression corporelle. Comment pourrait-elle autrement transmettre sa passion à des « *élèves si indifférents et si irrespectueux* », qui la provoquent se bouchant les oreilles quand elle leur parle de Mozart ? Hara m'a expliqué qu'il y a eu plusieurs cas où des turcophones ont cassé ou volé des instruments de musique de l'école. Elle a donc changé sa manière d'enseigner pour mieux canaliser les énergies des enfants. Pour introduire l'opéra par exemple, chaque élève a été invité à improviser une danse sur un morceau musical. Ses méthodes contrastent fortement avec les méthodes d'enseignement prônées par le Ministère de l'Éducation Nationale chypriote, où ordre, discipline et fidélité aux modes traditionnels d'enseignement sont difficilement contestables.

Les enfants dans les espaces du jeu et de l'expression

Les enfants arrivent à l'école assez « conditionnés » par leur famille respective, montrant beaucoup de réticence envers l'« Autre ». Dans les classes des deux premiers niveaux, on constate en effet que les élèves sont assez distants et choisissent de ne pas se mélanger entre communautés. En première année, il y a deux groupes de tables, un pour chaque communauté. L'enseignante divise ainsi son cours en deux temps pour s'adresser aux deux groupes séparément. Si cette

manière d'organiser l'enseignement n'encourage pas les élèves à surpasser leurs préjugés, elle s'impose néanmoins aux instituteurs à cause de la grande différence de niveau. Mais ce sont les élèves eux-mêmes qui ont tendance à revendiquer, au fur et à mesure qu'ils évoluent dans l'école, la mixité des tables, et à partir du troisième niveau, on observe un réel mélange, même si certaines activités en classe des deux communautés restent différentes, en fonction des matières.

La cour de récréation constitue également un lieu de socialisation plus « libre » que la salle de cours, et là, d'autres facteurs entrent en jeu dans le rapprochement des communautés. La transmission des valeurs entre pairs s'effectue à l'« horizontale ». Le rôle, par exemple, des aînés turcophones dans la socialisation des petits turcophones est central : les cadets entrent d'abord en contact avec les Chypriotes grecs amis de leurs aînés, avant d'approcher ceux de leur âge. Pour les garçons, ce contact se fait principalement sur le terrain de football. Les équipes sont mixtes et on utilise les deux langues pour compter les buts ou pour les insultes contre l'équipe rivale. Les élèves turcophones sont reconnus comme de meilleurs joueurs, et les élèves grecophones se disputent entre eux pour avoir chacun dans son équipe un bon joueur turc. Chez les filles, l'écart entre les deux communautés semble plus difficilement franchissable. Plus réservées que les garçons, les filles turcophones restent entre elles pendant la récréation et discutent d'affaires familiales et autres sujets. Les deux filles les plus âgées de l'école (une de quatorze ans et une de quinze, toutes deux membres de familles gitanes) amènent parfois un tissu coloré qu'elles mettent autour de leurs hanches pour exécuter une danse orientale et amuser les plus petites de leur bande. Cette danse de dix minutes attire souvent les non-gitanes et quelques garçons ; se forme alors autour des danseuses un public appréciant le spectacle. L'expression corporelle et la musique semblent être au cœur de la communication entre ces enfants de différentes origines. Ces deux pratiques sont très valorisées dans le mode de vie turcophone, et délibérément acceptées par le personnel de l'école. Pendant l'année scolaire 2007-2008, une des productions prestigieuses de l'école a d'ailleurs été un CD musical comprenant des chansons écrites et composées par les élèves. Pendant les cours d'art, les élèves ont dessiné des panneaux avec des slogans prônant des valeurs de tolérance et de paix et certains textes ont été repris et mis en musique pendant le cours de composition musicale. L'enregistrement d'une première chanson dans le studio privé de *Hara* a donné envie à d'autres élèves de participer au projet, et chaque classe a finalement composé une chanson en alternant paroles grecques et turques, exprimant les sentiments des élèves. Les paroles du texte de la chanson des 5^e année ont été rédigées par trois filles, deux Chypriotes grecques et une turcophone, et évoquent la modification progressive de leurs représentations imaginaires de l'Autre.

« En allant me coucher/Je vois deux étoiles qui me disent de regarder/La lune
Je l'ai regardée et une petite voix m'a dit/Qu'elle viendra plus près pour m'éclairer
Elle m'a éclairé et mes yeux ont pétillé/D'une pleine lune, de tranquillité/oh ! oh !
oh ! »¹⁴.

14. Extrait du CD réalisé par les élèves de l'école qui s'intitule « *Μαζί, Beraber (Ensemble)* ».

Maria, qui a participé à la composition de cette chanson, a onze ans. Elle est née dans ce quartier et est issue d'une famille chypriote grecque qui s'est déplacée du nord. Si certaines images négatives du passé provoquaient auparavant en elle une certaine angoisse, le contact humain avec les élèves turcophones lui a permis de relativiser ce danger que la rhétorique nationaliste aime toujours souligner et perpétuer. La chanson qu'elle a écrite avec ses amies insiste sur leur tranquillité d'esprit actuelle. Cette chanson sur le thème de la lune renvoie également à un autre poème, étroitement lié aux valeurs identitaires que l'éducation grecque véhicule : « Φεγγαράκι μου λαμπρό » / « *Ma petite lune brillante* » (voir Seraïdari, 2001). La métaphore inversée de la lune viendrait ainsi appuyer le fait que, malgré les lacunes et la confusion dans les enseignements, le projet de coexistence pacifique et de réconciliation de l'école St Antoine fait naître une autre vision de l'Autre, beaucoup moins stéréotypée et menaçante.

Conclusion

L'école Saint Antoine n'est pas une initiative très réfléchie. C'est plutôt une réponse de quartier *ad hoc*, qui a émergé en réaction à un afflux de populations en provenance du nord du pays. Si elle a été la première école chypriote à accueillir des populations turcophones, il apparaît que cette interculturalité, instaurée sous couvert d'une coexistence pacifique entre deux populations divisées, cède le pas à des pratiques d'enseignement séparé et l'école diffuse ainsi, sans en être pleinement consciente, une forme d'éducation qui reproduit la division de l'île en deux communautés, malgré les intentions louables affichées. Pourtant, l'école ouvre certaines perspectives de réconciliation, qui gagneraient à aller au-delà de simples anecdotes. Le fait que les enfants passent leurs journées ensemble, partagent des activités et des jeux, et se mettent à se connaître de manière concrète, permet, dans une certaine mesure, la dissipation de certains stéréotypes que l'enseignement binaire continue à véhiculer.

BIBLIOGRAPHIE

- BRYANT R. [2004], *Imagining the Modern. The Cultures of Nationalism in Cyprus*, New York, I.B.Taurus, Londres.
- CANEFE [2004], « Communal memory and turkish cypriot national history : missing links », in Todorova M., *Balkan identities, Nation and Memory*, C. Hurst & Co. Publishers, p. 77-102.
- CHRISTOU M. [2006], « A Double Imagination : Memory and Education in Cyprus », *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 24, n° 2.
- COPEAUX Étienne, MAUSS-COPEAUX C. [2005], *Taksim ! Chypre divisée, 1964-2005*, Lyon, Éditions aedelsa.
- DALEGRE J. [1997], *La Thrace grecque. Populations et territoire*, Paris, L'Harmattan.
- DIKOMITIS L. [2004], « A moving field : Greek Cypriot refugees returning "home" », *Durham Anthropology Journal*, vol. 12, n° 1, p. 7-20.

- NAVARO-YASHIN Y. [2009], « Affective spaces, melancholic objects : ruination and the production of anthropological knowledge », *Journal of the Royal Anthropological Institute (N.S)*, n° 15, p. 1-18.
- [2003], « Life is dead here. Sensing the political in “no man’s land” », *Anthropological Theory*, vol. 3, n° 1, p. 107-125, SAGE Publications, London, Thousand Oaks, CA and New Delhi.
- PAPADAKIS Y. [1993], « The politics of Memory and Forgetting in Cyprus », *Journal of Mediterranean Studies*, n° 3, p. 139-154.
- PECHOUX P. [1995], « Quelle identité chypriote ? », *Kypros character*, Paris.
- PLEXOUSSAKI E. [2005], « Choix éducatifs d’une minorité « musulmane ». Entre la Grèce et la Turquie », *Ethnologie Française*, vol. 35, n° 2, p. 279-290.
- SERAIDARI K. [2001], « Rituels scolaires en Grèce : de l’histoire nationale aux pratiques religieuses locales », *Terrain*, n° 37, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, p. 139-152.
- [2008], « Du mouvement féministe au mouvement pacifiste. Winpeace, une organisation de militantes grecques, chypriotes et turques », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 27, n° 3, p. 57-71.

REVUES

- Terrain* [2003], n° 40, « Enfant et apprentissage, Paris, Mission du patrimoine ethnologique », Ministère de la Culture et de la Communication.
- Ethnologie française* [2007/4], n° 112, « Anthropologie de l’école », Éditions PUF.

SOURCES

- ANTONIOU M. [2003], *Social Welfare Department Report on the Turkish-Cypriot Community of Limassol*.